

Au risque de se perdre... entre la place Al-Hussein à Naplouse, la place Manara à Ramallah, et la place Al-Manar à Hébron

En souvenir de mes échanges avec Samuel, Aliza, Daniel, Dafna, Gilad, Kamal, Yovav, Yifa, Abdul, Mohammad, Emilie, Rawan, Sundos, Yael, Don et quelques autres amis.

Arrivé en Israël le jeudi 7 mars tard dans la nuit, pour un séjour de quinze jours, j'étais accueilli par un couple d'amis de Kfar Saba et je passais mon premier shabbat chez un ami français installé depuis deux ans à Qiryat Arba. Dans ma voiture de location, je conduisais sur la route 60 en direction du sud, franchissant sans encombre le check point à la sortie de Jérusalem et celui à l'entrée de Qiryat Arba.

Défense de faire réparer sa voiture par un garagiste palestinien

Des panneaux adressent une double mise en garde aux conducteurs israéliens qui partagent la route 60 avec les véhicules arabes. Ne pas confier son véhicule à un garagiste palestinien et ne pas pénétrer dans les territoires classés 'A' qui relèvent exclusivement de l'Autorité palestinienne. A ces interdictions s'ajoutent le mur de séparation ou clôture de sécurité et bien d'autres séparations moins évidentes. Des Palestiniens perchés sur un âne au bord de la route, des véhicules à plaque blanche (palestiniens) qui doublent avec encore plus d'inconscience que les conducteurs israéliens. Et puis ce qui ne se voit pas, mais est dans toutes les têtes, la crainte d'un accident qui peut être mortel à la suite d'un jet de pierre ou encore le risque d'une incursion terroriste ou l'explosion d'un obus tiré depuis Gaza. Et comme si cela ne suffisait pas, la proximité de Qiryat Arba et de la ville palestinienne d'Hébron, des ordures brûlées le samedi, des appels à la prière retransmis par des haut-parleurs particulièrement sonores, des fantasias à l'occasion de mariages, des barbelés en rouleau, des soldats israéliens avec des armes à la taille impressionnante, le Caveau des Patriarches partagé entre Juifs et Musulmans, etc...



Mise en garde à l'intention des conducteurs israéliens

Pour peu qu'on laisse aller son imagination la situation n'est pas sans rappeler ce qui se passait en 14 quand il arrivait aux soldats français et allemands d'être suffisamment proches pour entendre ce qui se passait dans la tranchée de l'ennemi sans que cela les empêche de se tirer dessus à la première occasion. Les Israéliens de Qiryat Arba n'oublient pas que Hébron a toujours été une ville juive. Ils n'oublient pas non plus les massacres de 1929. Et lorsqu'il leur arrive d'évoquer les habitants arabes d'Hébron l'adjectif 'terroriste' est rarement absent.

Une ville sans importance

Le dimanche après-midi, je m'égarais en sortant de Jérusalem. Je me retrouvais du côté d'Ariel et retraversais la Judée pour me rendre chez des amis qui habitent un village près de Tibériade. Le lendemain après-midi, j'en profitais pour aller à Shfaram, voir une amie arabe chrétienne, professeur d'anglais, dont j'avais fait la connaissance en 2010. Elle me montre l'établissement où elle enseigne et dont le corps enseignant est à 95% musulman. Elle se dit catholique mais c'est un peu plus compliqué que cela. Elle est rattachée à Rome mais pas par l'intermédiaire du patriarche latin. Elle m'assure qu'elle est parfaitement intégrée comme le sont les élèves chrétiens. Shfaram a la particularité d'être une ville israélienne dont la population est druze (15%), musulmane (60%) et chrétienne (25%). Son histoire est parsemée d'incidents sanglants mais, à chaque fois, la concorde semble l'avoir emporté. En 2008, Ursan Yassin, le maire de la ville tint à célébrer en grandes pompes le 60ème anniversaire du pays. « Les habitants de Shfaram sont convaincus de faire partie de l'Etat d'Israël (...) Nous n'apprenons pas à nos enfants la haine de ce pays. C'est notre pays et nous voulons vivre en bons termes avec ses habitants juifs. (Sabri Jiryis (1976). *The Land Question in Israel*. MERIP Reports - cité dans Wikipedia)

Quelques minutes de voiture nous permettent d'arriver devant une église grecque catholique qu'elle connaît bien. Malgré l'heure tardive, le prêtre nous propose de l'ouvrir pour nous la laisser visiter. Il fut un proche collaborateur du père Shoufani et m'explique qu'étant donné le faible nombre de fidèles il a été amené à proposer un arrangement du calendrier. Noël a été célébré le 25 décembre avec les catholiques tandis que Pâques sera célébré à la date orthodoxe, c'est-à-dire en mai, cinq semaines plus tard que l'Eglise romaine. En face de l'église, une mosquée mais la proximité semble bénéfique : à chaque fête musulmane les chrétiens vont saluer l'imam et ses fidèles tandis que l'inverse se produit lors des fêtes chrétiennes.

Hélas, la ville ne se trouve pas sur les itinéraires touristiques. Il faut quitter la route 79 qui va de Nazareth à Haïfa pour se rendre à Shfaram et personne n'a de raison particulière d'y mettre les pieds puisqu'il n'y a pas grand-chose à voir. Ni lieu historique, ni affrontement entre Juifs et Arabes.



Abu Gosh à travers le pare-brise de ma voiture de location

Tiyul-Rihla : voyage en hébreu et en arabe

De retour à Jérusalem, j'enchaîne les visites : déjeuner dans un kibboutz, un chercheur de Yad Vashem rencontré à Pau, Abu Gosh avec mon ami Yovav qui a eu l'idée de proposer des visites

croisées alternativement en Israël et dans les villes palestiniennes. Pendant deux jours un groupe mixte rassemblant de jeunes Palestiniens et de jeunes Israéliens se rend sur des lieux chargés d'histoire (voir le site de l'association : tiyul-rihla.org). Le soir je l'accompagne à une causerie du rabbin David Rosen, un champion du dialogue inter-religieux et persona grata au Vatican. Il explique que lorsqu'il rencontre des dignitaires chiites, ils ont tellement peur de faire l'objet de reproches qu'il sont soulagés d'entendre leur interlocuteur adopter un ton amical et qu'une véritable relation d'amitié a pu se nouer malgré un contexte politique très tendu.

Lors de mon second Shabbat à Qiryat Arba, j'étais invité dans deux familles différentes. Le dimanche je prenais congé de mes amis israéliens, rendais ma voiture de location et me rendais à la porte de Damas pour prendre le bus 18 à destination de Ramallah. A bord, les haut-parleurs diffusent la récitation du Coran pendant tout le trajet. Une autre barrière, religieuse, qu'ont parfois tendance à oublier ceux qui voudraient faire comme si le conflit n'avait que des soubassements politiques et économiques. Heureusement, j'avais pris les devants en apportant avec moi la traduction du Coran de Malek Chebel.

Dès mon arrivée en Israël, j'avais prévenu un ami palestinien de Yovav que je serais à Ramallah le dimanche en fin d'après-midi mais lorsque je lui confirme mon arrivée par SMS il me répond qu'il n'est pas libre. J'aurais dû m'annoncer la veille. Il faut que j'apprenne à vivre avec la temporalité de mes hôtes. Une leçon à retenir, mais ce ne sera que partie remise. C'est aussi l'occasion de vérifier que je sais me débrouiller seul. Le prix de la chambre d'hôtel est resté à 100 shekels (une vingtaine d'euros). Je découvre un café branché Wi-Fi flambant neuf, point de rencontre entre le 21ème siècle et la vie palestinienne : la mixité reste l'exception. Le lendemain, destination Naplouse où m'attend un jeune de l'association d'hospitalité Couchsurfing. Je retrouve la pension qui m'avait accueilli l'an passé. Le patron me demande combien il m'avait fait payer. On m'expliquera par la suite que je n'aurais jamais dû payer 100 shekels, mais il faut savoir être généreux.

Place Al-Hussein (Naplouse)

Mon guide me fait faire le tour des souks et de la vieille ville. Je revois les destructions causées par l'armée israélienne en 2002-2003 et les portraits des martyrs sont toujours là comme les noms des soldats morts pour la France gravés sur monuments de nos villages. Ils ont toutefois disparu de la place Al-Hussein au centre-ville. Je pénètre dans l'enceinte d'une église anglaise mais elle semble peu utilisée et les locaux attenants ont été transformés en école maternelle, école alimentée par des fonds anglo-saxons. En fait il reste 700 chrétiens à Naplouse et leur situation s'est un peu améliorée mais ils étaient 3000 dans les années 60 et ils ont failli disparaître complètement.

Je me rends au centre culturel français et je me laisse accueillir par le responsable franco-palestinien. Apprenant qu'il se rendait en France régulièrement je lui propose de faire un tour dans les Pyrénées-Atlantiques pour qu'enfin une voix palestinienne puisse être entendue et non pas, uniquement, celle d'occidentaux 'pro-palestiniens'. Je lui explique que j'ai déjà eu l'occasion de recevoir des hôtes israéliens et que nous sommes quelques amis à faire se rencontrer des personnes qui, a priori, n'ont aucune raison de le faire. Il me précise qu'il ne souhaite pas parler à la même table qu'un Israélien car, pour lui, les Israéliens occupent la Palestine, comme les Allemands occupaient la France en 40. J'évoque l'absence de zèle de certains officiers allemands en France pendant la seconde guerre mondiale mais, pour le moment, je ne peux que prendre acte.

Je l'écoute évoquer son passage à la frontière israélienne en provenance d'Amman, les interrogatoires effectués par un Israélien parfaitement arabophone qui a eu accès aux détails de son histoire personnelle. La sécurité d'Israël ne fait pas nécessairement bon ménage avec les déplacements et la vie privée des intellectuels palestiniens. Je me rappelle les propos d'un moine de l'abbaye d'Abu Gosh. Etre à l'écoute des difficultés des uns ne signifie pas prendre parti contre les autres. Le soir, au cours d'un repas pris dans un restaurant, mon ami ironise sur les Israéliens qui s'arrogent le titre d'inventeur du houmous et de la cuisine orientale. Il n'a pas tort mais cela ne fait pas plus avancer la situation que le mépris des Arabes que l'on peut rencontrer de l'autre côté.

Mon interlocuteur m'explique aussi que lorsqu'il rencontre des Marocains il exprime son total appui à la cause sahraouie ou bien encore que, face à des Turcs, il ne cache pas son adhésion sans réserve à la cause kurde. Au risque de rendre impossible tout dialogue avec des Marocains ou des Turcs. Ethique de conviction ? Peut-être, mais, traduite dans les faits, cela laisse peu de place à la réflexion et ne prépare pas à une éventuelle négociation. L'éthique de responsabilité avec ses compromissions avait la faveur d'un Bourguiba qui reprochait à ses amis palestiniens de pratiquer la politique du tout ou rien. En revanche, à propos de la Syrie, mon ami se déclare opposé à toute distribution d'armes aux rebelles. Le risque de l'islamisme aurait-il raison de l'éthique de conviction ?

Mon ami de Naplouse est à l'origine d'une petite association où travaillent ensemble de jeunes Palestiniens et des volontaires étrangers. Je cherche à savoir de quels pays viennent ces coopérants. Il cite la France, le Canada, les Etats-Unis, mais ajoute-t-il, les meilleurs viennent d'Afrique du Sud car ils identifient tout de suite la situation à une forme d'apartheid. Y a-t-il un autre conflit où l'humanité se projette avec autant d'intensité ?

Au micro de radio-Naplouse

Alors que j'avais prévu de retourner voir les *Shomronim* (Samaritains), le lendemain, mon ami me propose de l'accompagner au studio de la radio locale pour une émission hebdomadaire dont il avait la responsabilité. Seule condition : ne pas parler d'Israël. Je parlais d'une rencontre que j'avais contribué à organiser à Pau sur la place de la femme dans le printemps arabe. Ce que je disais à voix basse était traduit en arabe palestinien au fur et à mesure.

Une jeune amie israélienne m'avait expliqué qu'un voyage en Palestine était incomplet sans la visite d'un camp de réfugiés. Je demandais donc, à la sortie du studio, si c'était envisageable. Pas de problème, une étudiante américaine qui préparait un doctorat sur le développement à Bethléem avait justement prévu de passer en fin de matinée pour interroger deux familles sur la vie et les aspirations des Palestiniens. Je me retrouvais donc dans son véhicule dûment porteur d'une plaque blanche, en compagnie d'un jeune Palestinien chargé de traduire. Rencontre avec le responsable du camp, accueil dans une bâtisse rudimentaire où sont interrogés le père, la mère, l'un des fils et l'une des filles. Tasse de café offerte aux visiteurs, questions respectueuses de la jeune chercheuse. Elle cherche notamment à savoir si ses interlocuteurs aimeraient se rendre dans un endroit où ils n'ont jamais pu aller. Elle ajoute que la clôture mise en place par les Israéliens est très certainement une contrainte. La réponse ne va pas dans ce sens : nous nous rendons chez tel ou tel parent toutes les semaines mais, non, nous n'avons pas le désir d'aller ailleurs. L'enfermement vécu par un intellectuel désireux de voyager n'est peut-être pas ressenti par un Palestinien enraciné dans son village ou dans sa ville.

Avant que nous quittions les lieux, le père de famille nous montre des photos affichées sur le mur. Celui-ci, dit-il en montrant un jeune homme, est notre fils. Il a été tué par l'armée israélienne. Comment ? Pourquoi ? Nous n'en saurons pas plus mais la phrase est dite sans haine et sans pathos. Nous exprimons tant bien que mal notre sympathie. En quittant la maison notre interprète palestinien me dit avoir été impressionné par la misère dans laquelle vivent ces réfugiés. Misère matérielle, sans aucun doute, mais quelle dignité ! En France ces personnes auraient été tentées de passer leurs journées à boire et à regarder la télévision. Inconcevable ici. En outre, rien dans l'habillement ou le comportement ne trahit la misère. En sortant, nous croisons des enfants qui s'amuse dans l'une des ruelles. L'un d'eux fait éclater un pétard et la jeune Américaine laisse échapper un cri. Sans rancune, elle me confie un peu plus tard que plutôt que de faire pression sur les pays occidentaux pour améliorer le sort des Palestiniens, il valait mieux faire pression sur les Israéliens eux-mêmes.

La seconde famille à laquelle nous rendons visite habite en pleine campagne mais la maison est cossue. Le père est propriétaire d'un petit bus et apparemment il gagne bien sa vie. Là non plus personne ne manifeste un réel désir de s'éloigner de son lieu de résidence.

Jérusalem 1900 – La ville sainte à l'âge des possibles

Le soir, au centre culturel, conférence devant une vingtaine de personnes d'un Français qui a publié un livre sur Jérusalem dans les années 1900. Il évoque une horloge perchée en haut d'une tour construite à la fin de la période ottomane par les trois communautés qui peuplaient Jérusalem. Musulmans, Juifs et chrétiens avaient décidé de construire un édifice non-religieux qui permettrait, à une époque où les montres étaient rares, que tous les habitants de la ville disposent de la même heure. La laïcité sous le regard bienveillant des Turcs. Cette tour n'existe plus. Démolie par... les Anglais pour qui un tel monument ne cadrerait pas avec l'histoire biblique de la ville trois fois sainte. Naplous a eu plus de chance. Son horloge existe toujours. Parmi les questions posées, une inquiétude, les Juifs ne grignotent-ils pas le territoire de Jérusalem ? Réponse qui se veut rassurante du conférencier : les statistiques montrent que le pourcentage de la population arabe a tendance à progresser.



La tour de l'horloge de Naplouse

Le soir j'aurai l'occasion d'échanger avec lui. Il me racontera sa visite à Gaza. D'abord les trois check-points, celui d'Israël, celui du Fatah et celui du Hamas. Sa double conférence, à l'université du Hamas

très institutionnelle, et à l'université du Fatah où les étudiants se lèvent pour poser leurs questions et se montrent plus agressifs. Le centre culturel français qui fait aussi office d'antenne consulaire a exigé qu'il se déplace en voiture blindée et ne sorte pas de son hôtel. Les bâtiments sont flambant neufs. Seule ombre au tableau : qui a décidé de construire sa résidence juste de l'autre côté de la rue ? Ismail Haniyeh. C'est rassurant si cela veut dire qu'après le saccage du centre culturel britannique, le Hamas a besoin d'un dernier sanctuaire occidental. C'est inquiétant si, un jour, les services israéliens décident de frapper malgré tout.

Le lendemain je viens remercier mon ami palestinien et lui faire mes adieux. « Je pars, pour Hébron. » « Très bien, tu vas voir... vous allez voir, nous hésitons entre le tutoiement et le vouvoiement, ce qu'est véritablement le conflit israélo-palestinien. » Avant de prendre le bus, j'achète une carte de la Palestine dans une librairie et une dizaine de cartes postales et de timbres au bureau de poste. Les locaux sont neufs. Trois employés guettent le client. Une dernière rencontre, un Palestinien, le premier à m'importuner, veut me faire visiter les curiosités de Naplouse mais, en fin de compte, il m'accompagne jusqu'à l'autobus de Ramallah. Je suis bel et bien un touriste.

Arrivé vers midi, je suis invité par un jeune d'une vingtaine d'années qui a participé à une visite croisée de l'association Tiyul-Rihla. Je laisse mes bagages avec mon portefeuille devant le petit restaurant. Il m'explique qu'il n'y a rien à craindre, tout le monde se connaît et la confiance règne. Ramallah, championne en matière de sécurité ? Je déguste une cuisine rapide mais savoureuse et je bavarde avec lui chaque fois qu'il a un petit moment de libre.

Place Manara (Ramallah)

Un taxi me ramène au centre-ville. Quelques embouteillages obligent le conducteur à faire des détours mais le prix de la course reste le même : 10 shekel. Je découvre que Manara Square, la place aux lions, est remplie de policiers palestiniens. Un autre ami de l'association Tiyul-Rihla me rejoint pour une heure d'échanges. Il s'approche d'un policier et me rapporte sa réponse. D'une part, un homme a été égorgé et la famille de la victime veut tuer à son tour l'assassin. La police veillerait à empêcher toute vendetta. L'autre raison : une manifestation en prévision de la venue d'Obama d'islamistes habillés de noir et proclamant la Shahada. Ils ne sont pas violents mais ce n'est pas très rassurant non plus. En toute confiance, mon interlocuteur me parle ensuite des faiblesses de la société israélienne : des cadres corrompus souvent nommés par favoritisme et qu'il est parfois plus difficile de rencontrer que les responsables israéliens et une population palestinienne qui, lorsqu'elle est consultée, préfère acquérir la nationalité israélienne plutôt que de relever de l'Autorité palestinienne.



Manifestation d'islamistes à Ramallah

Je commence à me faire une idée des différentes sensibilités palestiniennes. Une vaste majorité qui en assez du conflit, parle affaires, est heureuse d'accueillir des touristes, et ne refuserait pas d'acquérir la citoyenneté israélienne si l'occasion lui en était donnée. C'est de cette tendance que se plaignent les journalistes et militants occidentaux qui rêvent d'un peuple palestinien dernier avatar du prolétariat cher au marxisme. En second lieu, des intellectuels et des militants pour qui Israël est un occupant que l'on combat. Et, enfin, ces Palestiniens qui souhaiteraient que se développe la coopération avec Israël, et dont le courage et la réflexion mériteraient de ne pas être passés sous silence.

Je quitte Ramallah pour Jérusalem. Au check-point les étrangers sont favorisés : ils peuvent se faire contrôler à l'intérieur du bus et leurs bagages sont ouverts sans être scannés. Je change de bus et un Palestinien vient à ma rescousse pour expliquer au chauffeur que j'ai bien déposé le prix du voyage à côté de sa caisse en son absence. Mais je me sens redevenir un étranger. A la Porte de Damas je trouve le bus de Bethléem où je mets brièvement les pieds pour la première fois. Beaucoup de lieux chrétiens et je n'oublie pas cette auto-stoppeuse africaine que j'avais prise tard le soir et qui essayait de rentrer chez elle à Bethléem. Elle me racontait qu'elle aurait préféré vivre à Jérusalem si ce n'était les loyers trop élevés. En tant que noire et chrétienne elle se sentait ostracisée par une population arabo-musulmane. Cela dit, le nombre d'œuvres saint-sulpiciennes dans les églises ou aux alentours et la longueur des liturgies empruntées à la tradition byzantine ont parfois un côté rédhitoire qui fait regretter un Islam *light*.

Un chauffeur de taxi essaye de me dissuader de prendre le bus mais je finis par découvrir la station et je me glisse dans un minibus alors que la nuit commence à tomber. Tout à fait ce qu'il faut pour se rendre dans une ville arabe où je n'ai jamais mis les pieds, dont la réputation est quelque peu sulfureuse et que je n'ai pas cessé d'apercevoir à travers le grillage de la clôture de sécurité lorsque j'étais accueilli par mon ami de Qiryat Arba.



Hébron vu depuis Qiryat Arba

Place Al-Manar (Hébron)

Je descends de mon minibus au terminus, je marche deux cents mètres pour me retrouver sur la place al-Manar sans feu rouge ni priorité. Ce n'est pas sans rappeler la Place de l'Etoile des années 50. J'appelle un jeune militant anti-implantations dont Yovav m'avait donné le nom. Pas de réponse, mais, prévoyant, il m'avait donné deux autres numéros. J'apprendrai dans la soirée qu'il a été arrêté mais ensuite libéré selon un scénario qui se répète régulièrement. J'appelle donc la personne suivante sur ma liste. Une voix féminine me répond. Je pense qu'il s'agit d'une erreur mais pas du tout. Hébron est aussi connu pour son féminisme palestinien. Le dernier numéro de téléphone est celui d'un jeune qui ignorait ma venue mais accepte de venir à ma rencontre. Après de rapides présentations il m'indique un parcours d'une dizaine de minutes dans une artère mal éclairée et, comme dans les meilleurs thrillers, je me retrouve devant des blocs de béton et un check-point que mes nouveaux amis m'aident à franchir sans encombre. Je crois reconnaître les lieux. J'y suis allé lors d'un shabbat que j'avais passé à Qiryat Arba. On m'aide à grimper le long d'un chemin escarpé et nous arrivons dans une maison construite par Tsahal mais reconvertie en QG de l'association des jeunes contre les implantations (Youth Against Settlements).



Hébron : Les jeunes contre les implantations

A quelques mètres, des barbelés nous séparent du jardin d'un colon. Si je les franchis, m'explique mon jeune guide, je risque 3 mois de prison. Je ne mangerai pas grand-chose ce soir-là mais je rajeunis de plus de 30 ans et retrouve une atmosphère qui n'est pas sans rappeler celle du Larzac dans les années 70. Les jeunes fument le narguilé. Une Palestinienne qui s'avère être mon premier contact téléphonique me raconte qu'elle s'est fait agresser par un colon alors qu'elle tentait de s'interposer entre lui et son frère. Menacée d'arrestation elle reconnaît, avec beaucoup d'honnêteté, qu'elle a été innocentée grâce au témoignage d'un soldat israélien qui avait été témoin de la scène. Elle reproche cependant aux autorités israéliennes de ne pas sévir suffisamment lorsque des colons se rendent coupables d'incivilités. Elle me raconte qu'elle est allée en Irlande dans le cadre d'un projet qui visait à une approche comparative entre les deux conflits. Comme j'avais eu l'occasion de prendre en stop une jeune Israélienne qui avait participé à la même initiative je n'étais pas surpris d'entendre que les catholiques d'Irlande du Nord brandissaient des drapeaux palestiniens tandis que les Unionistes protestants se réclamaient de la bannière de l'Etat d'Israël. *No comment !*

Nous en vîmes à parler de la guerre de Gaza. Plusieurs centaines de morts palestiniens en un jour. J'essayais d'exprimer maladroitement ma sympathie. J'accepte mal que ces morts soient instrumentalisés en Occident. En revanche, à l'occasion d'une courte cérémonie réunissant le rabbin de Pau, le président de la communauté juive, l'archevêque d'Auch et quelques amis catholiques, juifs et musulmans j'avais tenu à rappeler la mort des filles du Dr Izzeldin Abuelaish, Aya, Mayar et Bessan, le 16 janvier 2009 à la fin de la guerre de Gaza, en même temps que celle des époux Fogel, et de leurs trois enfants Yoav, Elad, et Hadass, assassinés le 11 mars 2011 à Itamar. Les circonstances sont différentes mais la douleur est la même. La qualité de l'échange entre cette jeune militante de Hébron et moi-même me permit d'évoquer à mon tour le drame vécu par une famille israélienne dont l'un des membres avait été exécuté par un ami palestinien qui avait dû agir sous la menace de représailles à l'égard de ses propres enfants. J'ajoutais que lorsque le déséquilibre des forces était trop grand il valait mieux faire appel à la conscience de son adversaire plutôt que de l'agresser. J'imaginai un groupe de malfrats qui m'agresserait pour me prendre mon portefeuille : je peux essayer de leur faire la morale, mais il serait peu réaliste de réagir par la violence. L'association Youth Against Settlements se réclamant de la non-violence, il me semblait qu'elle avait fait une partie du chemin, et je souhaitais même que l'un de mes interlocuteurs puisse venir s'expliquer devant mes amis français, quelle que soit leur position face au conflit.

Mes amis m'ayant quitté, je fermis la porte avec la clé que l'on m'avait confiée, je prenais des photos et m'endormais en méditant sur la situation assez surréaliste dans laquelle je me trouvais. Etais-je un agent pro-israélien qui avait réussi à pénétrer le quartier général de l'adversaire ou bien un traître à l'égard de mes amis de Qiryat Arba auxquels je m'étais bien gardé de dire que je dormirais à quelques kilomètres de chez eux, de l'autre côté de la barrière, de peur de les inquiéter. Le lendemain matin j'eus un peu de mal pour retrouver mon chemin, craignant de me retrouver par inadvertance du côté israélien et d'embarrasser les soldats israéliens ou mes amis palestiniens. Mais finalement, je passais le check-point comme on passe le portillon du métro et je partais à la recherche d'une pâtisserie. J'avisais une boutique et m'installais sur une chaise pour rédiger quelques SMS comme si j'étais chez moi. Un shekel le premier gâteau, deux shekels le second. Décidément l'honnêteté des commerçants palestiniens est rarement prise en défaut. Et bientôt la conversation s'engage dans un anglais hésitant. La France, les voyages, Paris... Mon pâtissier fait rapidement appel à un ami plus à l'aise que lui dans la langue de Shakespeare. Et comme si cela ne suffisait pas on me demande si je suis plutôt thé ou café et j'ai bientôt droit à un thé offert par la

maison. Aucune question embarrassante sur ma manière de me situer par rapport au conflit ; la question n'est même pas abordée.

Je prends congé et m'apprête à retourner prendre mes affaires et à quitter Hébron. Et là, surprise, je reçois un appel sur mon portable. Une étudiante que Yovav m'avait suggéré de contacter. Il était resté prudent : elle habite un village et s'exprime peu, j'aurai sans doute affaire à ses parents... En fait, son crédit de téléphone était épuisé et elle me propose de me rencontrer le temps qu'elle arrive depuis son université. A mon tour de tomber en panne de crédit mais un policier m'indique où aller et le patron de la boutique me recharge mon appareil.

Je m'étonne qu'une jeune Palestinienne, certes voilée, puisse donner rendez-vous en public à un homme, sans doute d'âge respectable mais tout de même. Elle m'explique que je suis son ami puisque je suis l'ami de Yovav. Cela non plus ne cadre pas avec les schémas habituels. Elle me propose de visiter la vieille ville que je ne connais pas ou du moins pas depuis le côté palestinien. Avant le passage au check-point qui aurait fait sourire un Berlinoise du temps du mur nous sommes interpellés par un jeune militant qui nous raconte en dix minutes la souffrance des familles palestiniennes habitant sur la ligne de démarcation et leur esprit de résistance. Elles refusent de vendre leur maison malgré les sommes astronomiques qu'on leur propose. Nous écoutons en sachant qu'il y a beaucoup de vrai mais qu'une partie de la vérité n'est pas évoquée (le massacre d'Hébron de 1929) et le ton n'admet pas la nuance. Parfois, du reste, ce sont des Israéliens d'extrême gauche qui envoient leurs amis occidentaux à Hébron découvrir la vérité sur les 'territoires occupés'.

Nous finissons par arriver à l'entrée de la mosquée des Patriarches. Nouvelle inspection de l'armée israélienne. Je découvre un magnifique édifice et nous nous déchaussons pour rejoindre un groupe de touristes de type indien. Mon amie s'informe de leur provenance. Ce sont des musulmans d'Afrique du Sud. A ce moment-là, le groupe profite de ce qu'il se trouve dans une mosquée pour réciter la prière de la mi-journée (Ad-Dhour). Nous sommes juste derrière et nous nous joignons d'intention à cette prière. Comment mieux rendre hommage à l'hospitalité d'Abraham ? Je regrettais seulement l'absence d'une présence juive. Ce n'est que de retour en France que je me rendrai compte que j'avais pu prier en compagnie d'une Palestinienne revendiquant son appartenance à l'Islam dans l'enceinte d'une mosquée qui avait été aussi le lieu du terrible massacre de Baruch Goldstein en 1994.

La visite terminée, je suis invité au restaurant. J'apprends que ma jeune amie est sur le point d'épouser un cousin qui travaille dans un hôtel à Amman. Il l'a demandée en mariage et elle me dit que la dot qui doit être remise à ses parents atteint les 20000 dollars. Elle m'interroge sur mon histoire, pourquoi mon épouse ne m'a pas accompagnée, est-ce que j'étais amoureux lorsque je me suis marié. J'explique que je viens de devenir grand-père mais que mon fils n'est pas encore marié. Inconcevable ici. Deux autres femmes viennent nous rejoindre. Leur anglais est très limité. L'une d'elles me demande cependant si j'ai des amis israéliens. Je réponds par l'affirmative. Ce n'est pas son cas. Mon accompagnatrice ne dit rien. Sujet sensible.

Le livre de Josué

Hélas ! Je dois prendre congé. Je promets d'inclure Amman lors de mon prochain séjour au Proche-Orient. Je récupère mes affaires dans la maison où j'ai passé la nuit. Je remercie mes hôtes qui sont revenus fumer le narguilé et je me rends à l'arrêt d'autobus, habitué maintenant au dédale de

chemins, au check-point, à la ville arabe avec sa circulation joyeusement désordonné. Minibus jusqu'à Bethléem que je visiterai une prochaine fois. Gros bus pour Jérusalem. Je mets mon sac dans la soute. A un moment, on le décharge inopinément sur le trottoir mais on finit par m'indiquer comment le retrouver. Ici tout se sait et rien ne s'égaré. Je reprends une voiture de location, Jérusalem est complètement bloqué par les embouteillages. C'est la visite d'Obama. Grâce à mon GPS je parviens à trouver ma voie. Courte visite à une amie française. Je prends ensuite, à la sortie de son travail, mon ami franco-israélien qui a eu la gentillesse de m'accueillir dans sa maison de Qiryat Arba. Lors d'une étude de shabbat nous avons lu le verset 11 du chapitre 21 du livre de Josué « Qiryat-Arba, métropole des Anaqim, aujourd'hui Hébron, dans la montagne de Juda ». Un *aujourd'hui* sur lequel je ne suis pas près d'avoir fini de méditer.

Je passe shabbat chez un couple d'amis à Alfei Menashe et, peu après la Havdala, je me rends à l'aéroport Ben Gourion. On me demande de donner le nom de quelques-uns de mes amis israéliens et d'expliquer pourquoi j'ai une boîte de loukoums turcs dans ma valise. Les deux heures d'interrogatoire à 1 h du matin ne sont plus qu'un mauvais souvenir de mon voyage précédent !